

Roland Chemama

Quelle place la pulsion ménage-t-elle au sujet ?

J'ai donc choisi pour titre : « quelle place la pulsion ménage-t-elle au sujet ? ». Or une idée qui pourrait paraître curieuse, mais qui n'est sans doute pas fausse, une idée relative à ce titre lui même, m'est venue pendant que je réfléchissais à ce que je souhaitais vous dire. Cette idée c'est que mon titre n'était peut-être pas sans rapport avec un certain embarras que j'avais pour répondre à votre invitation.

Il y a quelques mois Élisabeth Blanc m'a proposé d'intervenir dans le cycle de conférence de cette année. Or je suis toujours content de venir parler à Nice, et je l'étais d'autant plus qu'un événement imprévu m'avait empêché de le faire l'an dernier. J'ai donc accepté tout de suite. Or ce n'était peut-être pas si évident.

Pour des raisons qui restent difficiles à élucider aujourd'hui j'avais d'abord cru comprendre que le cycle était consacré à la pulsion. La pulsion en général. Or le concept de pulsion est un concept qui a ceci de particulier, me semble-t-il, que dans son sens psychanalytique il ne peut être qu'une construction, une construction destinée à rendre compte de notre expérience, mais qui nous en éloigne sans doute un peu plus que d'autres concepts. Comparez le par exemple avec tous les concepts, freudiens ou lacaniens, qui décrivent le travail du rêve, par exemple ceux de condensation et de déplacement. En ce qui concerne ces concepts l'analyste peut avoir l'impression de se trouver au plus près de son expérience, comme si les associations du rêveur conduisaient directement, sans forçage, à saisir le processus primaire à l'œuvre. Ce n'est pas pour rien qu'on parle du rêve comme de la voie royale de l'inconscient. Est-ce qu'il en est de même en ce qui concerne la pulsion ? Sans doute pas. Il sera sans doute assez clair, durant

mon exposé, que pour parler de la pulsion il faut s'engager dans une construction théorique plus problématique, il est assez clair qu'on se trouve au cœur de ce que Freud désignait comme métapsychologie. Or il y a quelque chose qui est frappant lorsque l'on entre dans ce domaine. Lorsque l'analyste réfléchit à ce niveau là il va moins se fier à ce que lui apprend son expérience directe. Sans doute parce que nous nous trouvons ici à un plus haut degré d'abstraction nous allons avoir tendance à nous référer essentiellement à des textes, notamment les textes de Freud et de Lacan. De là sans doute la protestation subjective. Quelle place la pulsion ménage-t-elle au sujet cela veut peut-être dire d'abord : « quelle place le thème que vous avez choisi cette année me permet-elle d'occuper ? ». Dois-je reprendre avec vous, de façon systématique, l'élaboration de Freud et de Lacan ? Ou bien est ce que je pourrai, à l'aide de mon expérience, trouver une autre place, une place à partir de laquelle je pourrais interroger cette élaboration elle même ? Eh bien il est clair que je vais m'appuyer sur quelques textes essentiels. Cependant je les découperai à ma façon. C'est d'ailleurs sans doute ainsi que le sujet procède, dans le meilleur des cas, par rapport au discours de l'Autre.

La seconde remarque, par rapport au choix de mon titre, c'est que je n'avais pas bien entendu, au départ, que vous aviez décidé de travailler plus spécifiquement sur la pulsion de mort. Bon. Cela ne pose pas un problème insurmontable. Je vais avoir à rappeler que Lacan a pu dire que « toute pulsion est virtuellement pulsion de mort » (Écrits p 848). Vous savez cependant que chez Freud la notion de pulsion de mort renvoie à une compulsion de répétition, que Lacan, nous le verrons, a pu lire comme le fonctionnement automatique d'une chaîne signifiante, un fonctionnement dont au fond on pourrait dire qu'il pourrait aussi bien se passer de tout sujet. Cela ne fait donc que donner plus d'acuité à notre interrogation.

Une dernière remarque, enfin, à propos de ce que j'ai prévu de vous dire. J'ai su, là aussi dans un second temps, que vous articulez votre questionnement avec l'Au delà du principe de plaisir d'une part, et d'autre part avec L'Éthique de la psychanalyse. Pour ma part, comme je suis parti dans une autre direction je me référerai plutôt - directement ou indirectement - à l'article de Freud sur les pulsions au début de la Métapsychologie, ainsi qu'au séminaire de Lacan sur les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. En somme là encore, je prendrai les choses à partir d'un point un petit peu déplacé par rapport à l'axe principal de votre séminaire. Et je me dis qu'après tout cet écart permettra d'ouvrir quelque chose, de la même façon qu'un écart entre deux signifiants peut ouvrir la place du sujet.

*

Alors ce qu'on pourrait se demander, d'abord, c'est ce qui peut conduire un psychanalyste à recourir à ce concept de pulsion.

Évidemment poser cette question, ça pourrait nous amener à reprendre toute l'histoire de la psychanalyse.

On sait de quelle façon Freud, pour rendre compte de la névrose avait d'abord pensé à une séduction précoce, un traumatisme sexuel. Il avait du cependant renoncer à chercher dans ce type de phénomène - qui peut bien sûr exister - enfin il avait du renoncer à y chercher la cause exclusive et universelle de tous les troubles névrotiques. Et comme en même temps la pratique analytique faisait surgir des fantasmes sexuels visiblement présent dès l'enfance, il avait du concevoir que c'était du côté de l'enfant lui même qu'existait une sorte de force qui avait une valeur et un sens sexuel. Autrement dit, en deçà de la génitalité, quelque chose donc qui était du même ordre, c'est à dire d'ordre sexuel, semblait agissant. Ce quelque chose, vous savez qu'il l'appelait trieb, en allemand, c'est à dire pulsion, et non pas instinct, puisque un instinct va droit à son but. Ici nous avons plutôt quelque chose qui peut prendre les formes les plus diverses puisque les représentants de la pulsion peuvent être refoulés, puisqu'il peut aussi y avoir sublimation, etc.

Alors ce que je vous rappelle ici c'est le B A BA de la théorie psychanalytique. Est-ce que ça se rattache facilement à notre expérience quotidienne ? Disons que c'est une hypothèse très cohérente pour penser ce qui, chez un même

individu, peut se manifester à des niveaux différents. On parle par exemple de la pulsion orale. Il est certain qu'elle ne se présente pas de la même manière chez l'adulte que chez le nourrisson. Mais après tout il peut y avoir, chez l'adulte comme chez le nourrisson une certaine avidité, une glotonnerie par rapport à la vie en général qui peut donc se maintenir même de façon très métaphorique. En somme le concept de pulsion est une construction, mais une construction que notre expérience peut rendre nécessaire.

Est-ce là le seul aspect de notre expérience qui appelle à la construction de ce concept de pulsion ? Vous savez que non. Quand quelqu'un vient nous voir pour demander une analyse il n'est pas rare qu'il se mette assez vite à évoquer quelque chose comme une contrainte qui le pousse à répéter ce qui lui est pénible, ou encore ce qui peut constituer un danger à différents égards. Je ne parle pas seulement de compulsions très déterminées comme celles de l'obsessionnel. J'évoque plutôt cette dimension plus générale de la compulsion, celle qui va faire que le sujet semble toujours répéter les mêmes erreurs, les mêmes faux pas. Vous pouvez reprendre là dessus le chapitre III de l'Au delà du principe de plaisir. Freud parle, à cet égard, d'une compulsion de destin, mais vous savez que la tradition psychanalytique a élargi celle-ci jusqu'aux dimension d'une véritable névrose de destinée.

Alors, vous voyez, ce double éclairage pourrait nous amener à reprendre, comme si elle allait de soi, l'opposition entre pulsions sexuelles, ou encore pulsions de vie, d'un côté, et de l'autre pulsions de mort. D'un côté il y aurait les pulsions qui tendent à constituer des unités toujours plus grandes, que ce soit l'union des individus dans l'accouplement ou celle des gamètes dans la fécondation. De l'autre il y aurait des pulsions qui tendent à l'autodestruction, et qui peuvent se retourner en agression.

Cette opposition est-elle cependant très satisfaisante ? Peut-on la maintenir sous cette forme ? Ce n'est pas du tout sûr.

Le lecteur de Freud pourrait s'étonner, en effet, de voir les pulsions sexuelles s'inscrire du côté de la liaison, alors qu'avant 1920 elles apparaissaient plutôt comme un principe de déliaison, principe qui est à l'Œuvre dans le processus primaire. Or c'est sur cela que Lacan nous a appris à mettre l'accent. Il nous a plutôt appris à voir que les pulsions sexuelles elles même n'ont rien d'unificatrices, de pacificatrices. D'abord

les pulsions sexuelles, au sens des pulsions partielles freudiennes, la pulsion orale, la pulsion scopique, ce que vous voudrez, eh bien ces pulsions se développent en quelque sorte chacune pour son compte et si on pense que l'amour, en tant qu'adressé à la personne totale pourrait soutenir une pulsion génitale totalisante on s'aperçoit dans le texte de Freud lui-même que amour et pulsion sexuelle fonctionnent très différemment. C'est même à partir des pulsions partielles freudiennes que Lacan a introduit l'objet a, en ajoutant au sein et à l'objet anal le regard et la voix. Ensuite l'objet des pulsions sexuelles est toujours un objet perdu. Le sein ce n'est pas quelque chose qui viendrait combler un besoin de nourriture. C'est bien en cela d'ailleurs qu'il reste objet de la pulsion même au delà de la satisfaction du besoin. Ce qui donne sa valeur au sein dans la pulsion sexuelle, c'est qu'il est l'objet du sevrage. Et celui-ci lui-même préfigure la castration, c'est à dire la loi qui règle notre sexualité en commandant certains renoncements. Vous voyez qu'on est loin ici d'une fonction qui se définirait essentiellement par l'unification.

Que faire de toutes ces remarques ? On pourrait sûrement s'attarder beaucoup plus sur la question générale des rapports entre pulsions sexuelles et pulsions de mort chez Freud. Christiane Lacôte cite par exemple, dans son livre sur L'inconscient (p 70), un passage où Freud montre comment le moi peut s'approprier la libido, la déssexualiser ou la sublimer et finalement la mettre au service de tendances instinctives opposées. En somme plutôt qu'à une opposition simple on aurait affaire à une transformation qui infléchit le sens même de la pulsion. Mais comme je suppose qu'elle a du vous parler de tout cela je n'y insisterai pas.

Je vais plutôt vous proposer quelques idées assez simples que je vais ensuite développer un peu. Je dirai ceci : si l'on peut parler, avec Lacan, de « l'affinité essentielle de toute pulsion avec la zone de la mort » c'est que la pulsion sexuelle, elle aussi, a rapport avec une perte. Cette perte elle-même est liée à la place déterminante du langage. Et c'est à partir de là qu'on peut commencer à poser, sous différentes formes la question de la place que la pulsion pourrait ménager au sujet.

*

Nous en venons donc à cette idée qui peut paraître paradoxale : il y a une perte liée à l'existence même de la sexualité.

Comment la concevoir ? Eh bien ni Freud ni Lacan n'hésitent à se référer à un fait très général. Seuls meurent, au sens strict, les organismes qui se reproduisent sexuellement. Les organismes qui se reproduisent par scissiparité ne connaissent pas la mort individuelle.

Evidemment on ne peut en rester à ce fait universel. Le lien entre la sexualité et la mort, qui existe aussi chez l'animal, ne prend sa valeur que chez l'homme, qui en a la connaissance. Bien sûr cette connaissance peut être refoulée. Elle insiste pourtant dans le discours le plus quotidien. Lorsqu'un homme et une femme parlent des enfants à venir peuvent-ils tout à fait oublier que la loi de la succession des générations c'est celle qui fait disparaître les plus anciennes au fur et à mesure de l'arrivée des nouvelles ? On croit un peu trop facilement, lorsqu'un homme refuse d'être père que cela peut s'expliquer seulement par une crainte de s'engager, par un souci de préserver sa liberté, que sais-je ? En réalité quand on écoute bien on perçoit souvent autre chose. Si l'accession à la paternité inquiète tellement certains sujets c'est sans doute parce que cette paternité soulignerait la proximité des zones de la sexualité et de la mort, la perméabilité entre les deux. Et c'est dans doute cela qu'ils essayent d'éviter de percevoir.

On peut ainsi dire que si c'est en quelque sorte naturellement que la mort est liée à la sexualité, c'est néanmoins le signifiant qui révèle à l'homme le sens mortifère de la sexualité, disons de la libido. Disons que l'existence même du langage, qui fait que nous n'allons pas directement à nos objets de satisfaction, indique assez cette dimension d'une perte fondamentale. Et je pense là dessus à un rêve récemment raconté par une analysante. Elle se trouvait avec un homme qu'elle avait jadis aimé, il y avait entre eux un désir qui fonctionnait bien, mais près du lit, il y avait quelques plumes, et la seule association qui pouvait lui venir c'est qu'elle allait y laisser des plumes.

N'allons pas trop vite, cependant. Si je développais à partir de cela un fragment clinique, je m'engagerai presque nécessairement dans une voie qui est celle de l'élaboration qu'un sujet peu faire à partir des signifiants qui lui viennent dans une cure. Or je suis loin d'en être là. Je voudrais plutôt reprendre quelque chose qui paraît essentiel dans certains développements de

Lacan sur la pulsion et essayer de vous indiquer en quoi ces développements sont essentiels pour notre pratique. Eh bien ces développements vont dans le sens d'un questionnement assez radical de la place du sujet dans la pulsion. Comment le concevoir ? Ce n'est pas si simple pour nous. Dans cet exposé je ne cesse de faire comme si je parlais toujours d'un sujet. Or, en toute rigueur lacanienne il y a une zone où on ne peut pas parler de sujet. Comment cela ?

La première approche, ce pourrait être de reprendre la question de la compulsion de répétition, dans une perspective lacanienne cette fois. Lacan parle plutôt, d'ailleurs, d'un automatisme de répétition. Et pour en rendre compte il met en place une suite de termes dont l'enchaînement dépend d'une loi très simple qui exclut un certain nombre d'assemblage. Or une telle écriture va mettre en place une sorte de mémoire symbolique qui aura des conséquences très précises dans un certain nombre de transcriptions ultérieures. Cela montre assez bien comment peut fonctionner une répétition purement logique, qui produit des effets sans qu'aucun sujet ne s'en mêle.

Une telle approche serait pourtant peut-être trop générale. Il me semble qu'il vaut mieux ici spécifier notre questionnement, et puisque j'ai commencé à en parler, reprendre la question des pulsions sexuelles en tant que pulsions partielles.

Mais celles-ci elles mêmes, comment les aborder en ce qui concerne la question du sujet ? Nous pourrions reprendre la première lecture que Lacan a pu faire de la pulsion, dès lors qu'il l'a liée à la demande. Comme je vous l'ai dit les objets partiels freudiens ne sont pas à penser comme les objets d'un besoin biologique. Ils sont tout de suite pris dans une demande, et une demande qu'il faut peut-être situer avant tout du côté de l'Autre, incarné en l'occurrence par la mère. C'est assez clair en ce qui concerne l'objet anal. Mais même si lui aussi demande quelque chose, par exemple au niveau oral il y a aussi une demande qui est faite à l'enfant de se laisser nourrir. Je ne vais pas plus loin pour ne pas compliquer les choses, mais le poids de cette demande est tel qu'on peut dire que le sujet s'y évanouit. C'est ce qui fait que Lacan peut écrire la pulsion ainsi, par exemple dans *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient Freudien* : $S \times D$. La pulsion c'est ce qui fait que le sujet s'évanouit devant la demande.

Subversion du sujet, cependant, date de 1960, quelques années plus tard, dans le Séminaire XI, *Les quatre concepts*, Lacan va présenter les choses d'une manière plus complexe, et il faut à présent que j'y arrive.

*

Lacan reprend la présentation des pulsions que Freud donne dans *Pulsions et destin des pulsions*. À vrai dire il reprend cette présentation sur plusieurs leçons de son séminaire et bien entendu je ne vais pas vous exposer tout cela. En revanche, pour ceux que cela intéresse, le séminaire XI sera l'objet de journées d'études de l'Association Freudienne l'été prochain.

Je vais alors seulement à un point, qui m'intéresse plus particulièrement. Vous savez sans doute que Freud présente trois temps du développement de la pulsion, en particulier à propos du couple sadisme-masochisme d'un côté, à propos de la pulsion scopique de l'autre. Je vous lis juste quelques lignes consacrées à cette pulsion dans l'article de Freud « Ici aussi dit Freud (p28), on peut proposer les mêmes stades que dans le cas précédent :

a) Regarder, comme activité dirigée sur un objet étranger.

b) Abandon de l'objet, retournement de la pulsion de regarder sur une partie du corps propre ; en même temps : renversement en passivité et instauration d'un nouveau but : être regardé.

c) introduction d'un nouveau sujet auquel on se montre pour être regardé par lui. ».

Vous voyez donc comment ça fonctionne chez Freud. Freud part d'une pulsion qui a un but actif : regarder. Il pose un second temps où ce but se renverse dans le but contraire, but passif : être regardé. Et c'est pour satisfaire ce but que va être cherché un partenaire. Il s'agira d'être regardé par ce nouveau sujet.

Que pourrait-on amener à partir de tout cela ? Ce qui semble-t-il intéresse plus spécialement Lacan c'est le troisième temps. C'est à partir de ce temps là qu'il va être amené à définir la pulsion comme un se faire : se faire boulotter, ou sucer, se faire chier, se faire voir, se faire entendre. Mais il va aussi insister sur ce que Freud désigne comme un « nouveau sujet ». Plus exactement Lacan va nous dire que ein neues Subjekt il faut l'entendre ainsi : non pas qu'il y en aurait déjà un, le sujet de la pulsion, mais qu'il est nouveau de voir apparaître un sujet (p 162). Tout se passe comme si dans les

deux premiers temps on n'avait pas de sujet, ou alors, on trouve aussi cela chez Lacan, comme si on avait un sujet acéphale, un sujet non subjectivé, un simple appareil (p 168). En tout cas si on le prend dans la formulation la plus tranchée cette affirmation est bien difficile à saisir. D'abord nous savons à peine comment en parler. Par exemple en parlant du troisième temps de la pulsion j'ai failli dire que le sujet trouve une personne extérieure pour le regarder. J'ai bien sûr évité cette formulation pour ne pas contredire par avance Lacan. Et par ailleurs ça pose des questions théoriques importantes. Pourquoi est ce que ce ne serait pas déjà un sujet qui interviendrait dans les premiers temps de la pulsion. Pourquoi ne pourrait-on pas dire : le sujet cherche à regarder un objet étranger ? Ou encore le sujet cherche à être regardé ?

Eh bien je pense devoir tout de suite vous proposer une solution. En fait Lacan répond à un problème qu'on peut retrouver chez Freud en un autre point du texte. Mais il y répond avec ses instruments à lui, et cela va orienter très différemment toute notre interrogation sur la pulsion.

De quoi s'agit-il ? Je vais vous lire encore quelques lignes de Freud (p 36). « Originellement, tout au début de la vie psychique, le moi se trouve investi par les pulsions et en partie capable de satisfaire ses pulsions sur lui même. Nous appelons cet état le narcissisme, et nous qualifions d'auto-érotique cette possibilité de satisfaction. ». C'est sans doute à propos de cette idée que Lacan évoque (p 164), cette représentation d'une seule bouche qui se baiserait elle-même, une pulsion orale qui se refermerait sur sa satisfaction.

Eh bien cette dimension là, il me semble qu'il faut déjà nous demander si la psychanalyse permet d'en saisir quelque chose. Ce serait, si vous voulez la dimension d'une pulsion qui viserait une satisfaction directe, et je dirai non dialectisée. Eh bien il me semble que dans un premier temps cette satisfaction ne s'indique dans une cure que par des points de résistance particuliers. Je pense par exemple à ce que l'on peut supposer d'une jouissance du corps à la fois très forte et qui ne pourrait pas se dire. Mais je laisse pour l'instant cette question en suspens.

En tout cas, on peut se demander pourquoi Lacan insiste tellement, dans le séminaire XI, sur l'idée d'un temps qui serait en quelque sorte un temps d'avant le sujet. Eh bien il me semble que c'est surtout pour montrer qu'il ne suffit pas

qu'il y ait pulsion pour qu'il y ait sujet. Il faut qu'il y ait l'Autre, à écrire avec un grand A, cet Autre que vous connaissez bien, cet Autre du langage. Nous le savons d'ailleurs que c'est à partir de l'Autre que se constitue le sujet. Disons alors qu'ici, pour avancer quant à la question de la pulsion, Lacan procède à une double opération. D'une part il affirme que ce temps du narcissisme et de l'auto-érotisme, c'est un temps sans sujet. Pour qu'il y ait sujet il faut qu'il y ait la dimension de l'Autre. D'autre part il force le texte freudien pour confirmer sa thèse. Le sujet apparaît au niveau de ce partenaire qui chez Freud va être introduit dans le troisième temps de la pulsion. Mais chez Lacan on glissera de ce petit autre au grand Autre, de même qu'on glisse de l'expression « un nouveau sujet » à l'idée selon laquelle il est nouveau qu'il y ait un sujet.

Je vais devoir à présent accélérer un peu mon rythme afin d'en venir à quelques questions. Vous lirez ou vous relirez le séminaire XI sur lequel je continue à me repérer.

On ne s'étonnera pas qu'après avoir parlé de la pulsion Lacan en vienne à parler de l'aliénation. Je ne vais pas présenter la structure formelle de l'aliénation telle que Lacan la développe. Disons que l'aliénation veut dire que si l'homme se constitue dans le langage il y perd toujours quelque chose. Je crois pouvoir dire que je suis ceci ou cela. Mais le point sur lequel je m'arrête, c'est toujours le point où je me fige. Eh bien il en est ainsi dans la pulsion. Si nous voulons penser une pulsion où le sujet ait sa place nous devons forcément la rapporter à l'Autre du discours. Mais en même temps on pourra comprendre que cette dépendance de l'Autre puisse laisser au sujet une place bien limitée. Qu'en sera-t-il de la pulsion orale chez un sujet à qui la mère n'aura cessé de répéter, chaque fois qu'il pleurerait, qu'il devait avoir faim ? Son désir risque de disparaître tout à fait. Il y a ainsi un manque constitutif de l'aliénation. Et pour faire tout de même un lien avec la pulsion de mort, que vous étudiez plus précisément je rappellerai que Lacan parle là dessus du recouvrement de deux manques. Le manque lié à l'avènement du sujet dans sa relation à l'Autre recouvre ce qu'il appelle le manque réel, ce manque qui est réel, je cite « parce qu'il se rapporte à quelque chose de réel, qui est ceci que le vivant, d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle.

D'ailleurs, pour continuer à avancer rapidement : Comment le sujet pourra-t-il alors s'en

sortir ? Eh bien cet exemple que je viens de prendre, celui d'une réponse maternelle sur le versant du besoin de nourriture, cet exemple donc est intéressant. Car il se peut que le sujet n'ait pas alors d'autre réponse que l'anorexie. Plus exactement il ne peut se soutenir comme sujet qu'en montrant, dans son refus de nourriture que c'est de tout autre chose qu'il s'agit pour lui.

Lacan nomme séparation ce temps qui vient répondre à l'aliénation. À sa prise dans le désir de l'Autre le sujet répond en mettant en jeu sa propre disparition. Il peut aller, dans l'anorexie, jusqu'à risquer la mort. Ainsi la question posée à propos de l'Autre, qui est toujours la question « qu'est ce qu'il me veut ? » se trouve prolongée par une seconde question : « peut-il me perdre ? »

C'est en relation avec la question « peut-il me perdre ? » que Lacan amène le thème de la séparation. Cette question peut se présenter sous différentes formes, y compris dans la cure, dans ce qui peut pousser le sujet à se demander, en interrompant l'analyse, si l'analyste peut le perdre. Mais il faudrait prendre le temps de montrer qu'il y a de toutes autres formes de séparation. La séparation, telle que Lacan en parle au départ c'est le sujet lui-même qui se fait objet pour le désir de l'Autre. Mais la séparation, quand on parle de la pulsion orale, c'est aussi ce qui va constituer le sein comme objet perdu, autour duquel la pulsion ne fera que tourner. Ainsi l'objet en tant qu'objet cause du désir est amené ici d'une manière intéressante. C'est d'abord le sujet lui-même qui peut valoir comme objet, ce qui se conçoit si le désir est d'abord le désir de l'Autre.

Il faut aussi relever, au point où nous en sommes, que pour commencer à amener la question du sujet dans son lien avec celle de la pulsion, Lacan se réfère à la perversion. C'est que celle-ci constitue un montage plus complexe qu'on pourrait croire. Lacan reprend ici l'analyse de Sartre sur un voyeur surpris dans son activité. Ici l'objet, ce n'est pas le spectacle regardé. C'est le voyeur lui-même. Dès lors que l'Autre le surprend le sujet est en quelque sorte identifié à l'objet regard. La dimension de l'Autre est, me semble-t-il, toujours présente. Ce peut être par l'intermédiaire d'un tiers réel, et je pense par exemple au Grec que Sacher-Masoch introduit dans sa relation avec Wanda, ça peut être un Autre plus immatériel. De toutes façons c'est toujours parce qu'il y a l'Autre, et qu'il y a

donc la possibilité d'être objet pour l'Autre que le sujet apparaît.

Il serait bien sûr erroné, dans la perspective lacanienne, de faire de la perversion la vérité ultime de la pulsion. Pourtant la cure conduit bien le sujet à reconnaître de quelle façon son être n'est pas ailleurs que dans l'objet a. Vous vous souvenez de l'article « Subversion du sujet » : le sujet n'est rien d'autre qu'un tel objet. Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qui est l'étron de son fantasme ». On considère alors que si le pervers présente l'objet a le sujet névrosé, lui, organise son fantasme à partir d'un objet a qui est un semblant. La névrose obsessionnelle a rapport avec l'objet anal. Cela ne veut pas dire pour autant que l'obsessionnel soit coprophile. Cependant il reste bien des questions. Je vais essayer, pour finir, d'en poser quelques unes.

Ces questions sont surtout relatives à ce qui est le plus important pour nous, à savoir ce qui se passe dans la cure. Vous avez vu que je me suis déjà interrogé sur la façon dont pouvait se manifester, dans une psychanalyse, cette dimension d'une pulsion acéphale, d'une pulsion sans sujet. Mais qu'en est-il, d'une façon plus générale de la pulsion dans la cure ? Comment se manifeste-t-elle ?

Une des choses qui pourraient nous guider c'est l'opposition entre amour et pulsion. Lacan, je l'ai déjà un peu dit, souligne le fait que la pulsion est toujours partielle. Nous n'avons pas à supposer une pulsion génitale totale, qui concernerait l'être aimé dans son intégralité, et qui serait au service de la reproduction. Or il est vrai que lorsqu'une cure s'avance suffisamment loin le sujet se trouve confronté à cette dimension de la pulsion partielle, parfois de façon assez crue, comme lorsque des rêves par exemple viennent mettre en jeu une dimension exhibitionniste, liée à un registre anal, chez un sujet qui pensait être très loin de représentations de ce type. On peut même dire que la place même du sujet est indiquée par cette dimension du partiel. Vous savez que certains psychanalystes ont développé l'idée d'un amour génital, d'une fusion entre les partenaires où ils jouiraient tous deux, en même temps et de la même façon d'une jouissance commune. Il faut bien dire qu'une telle représentation nous apparaît le plus souvent comme idéalisée, voire normative. J'ai en revanche l'impression d'en apprendre davantage sur la pulsion lorsqu'un analysant - je pense à un analysant en particulier - lorsque cet analysant donc en vient à percevoir que ce type

de représentation ne correspond à rien pour lui. Ce qui se détache plutôt pour lui, c'est à la fois la blancheur laiteuse du corps de sa partenaire et l'impression floue mais insistante d'être regardé. Ainsi se manifeste à la fois la dimension de la pulsion partielle - voire des pulsions partielles - je prends tout à fait au sérieux cette évocation du lait - et la dimension du sujet comme venant se prélever sur ce qu'il avait cru pouvoir imaginer d'un rapport sexuel.

Vous voyez d'ailleurs que ce que j'évoque dans cette dernière partie concerne non seulement la cure, mais la fin de la cure. Alors je ne ferai que vous signaler une dernière question. Au delà de ce que j'examine aujourd'hui il y a certaines questions que l'on pourrait se poser à partir de la dernière leçon du séminaire, de la fin du Séminaire XI. Dans cette leçon Lacan énonce une thèse qu'il a reprise bien souvent. La cure, en tant qu'elle est soutenue par le désir de l'analyste va dans le sens inverse de l'idéalisation,

elle conduit le sujet à se repérer par rapport à l'objet a. Mais après tout ce repérage, c'est sans doute d'abord un repérage par rapport à un objet inscrit dans des scénarii langagiers, disons dans des fantasmes. Qu'est-ce qui conduit alors Lacan à articuler qu'après ce repérage, l'expérience du fantasme fondamental devient la pulsion. « Comment, dit-il, un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? ». J'aurais plutôt envie, pour ma part de laisser cette question ouverte. Mais vous voyez qu'en fin de compte c'est bien un sujet qui se trouve interrogé sur ce qui peut le pousser encore lorsqu'il perçoit mieux à quel objet a il s'était jusqu'alors réduit. Il y a sans doute là pour le sujet une place qui n'a rien de confortable. C'est pour interroger cette place que Lacan avait imaginé la passe, c'est à dire une certaine façon de questionner sur la fin de l'analyse. Eh bien avec ou sans procédure de la passe cette question reste pour nous essentielle.